



**HAL**  
open science

## Femmes surfeuses, paroles d'hommes surfeurs : petits arrangements dans l'ordre des genres

Anne-Sophie Sayeux

► **To cite this version:**

Anne-Sophie Sayeux. Femmes surfeuses, paroles d'hommes surfeurs : petits arrangements dans l'ordre des genres. 2ème congrès international de la Société de Sociologie du Sport en Langue Française, Université de Paris XI Orsay, 2004, Paris, France. pp.85-100. hal-00999476

**HAL Id: hal-00999476**

**<https://hal.science/hal-00999476>**

Submitted on 17 Oct 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne-Sophie Sayeux,  
Doctorante en anthropologie- sociale,  
UFR APS Rennes 2  
Laboratoire didactique expertise et technologie des APS.

**2nd congrès de la Société de Sociologie du Sport en Langue  
Française.**

**Vivre du sport/pour le sport. Sociologie des cultures et des  
pratiques sportives.**

UFR STAPS -Université Paris Sud IX  
25, 27, 27 octobre 2004

**FEMMES SURFEUSES, PAROLES D'HOMMES SURFEURS :  
Petits arrangements dans l'ordre des genres.**

Introduction :

L'analyse du discours des hommes surfeurs sur les femmes surfeuses permet de comprendre pourquoi le surf, appartenant aux « sports californiens » (Pociello : 1993), ne peut être envisagé comme une pratique sportive androgyne.

Nous souhaitons remettre ici en question cette idée d'androgynéité. En réalité, même si cette discipline semble mixte dans les faits, comme nous allons le décrire plus loin, et même si elle évoque une féminisation à travers un processus d'esthétisation du geste sportif, les paroles d'hommes que nous avons récoltées nous parlent d'autre chose. Elles « rétablissent » dans cet espace sportif une division sexuelle en créant des petits arrangements dans l'ordre des

genres.

Ainsi, d'un discours étrangement positif au premier abord, nous glissons graduellement vers un propos beaucoup plus marqué dans le positionnement sur l'appartenance sexuelle. Effectivement, malgré ces apparences égalitaires que nous donne à voir le terrain, nous avons pu dégager des thèmes qui sont révélateurs d'une position masculine symboliquement dominante.

En nous demandant comment les hommes expliquent que les femmes, aujourd'hui, puissent surfer, nous verrons ici la rupture qu'ils établissent entre le dur (masculin) et le mou (féminin), et le fait que pour eux la motivation des femmes ne tiendrait qu'à des questions de modes vestimentaires ou corporelles.

Nous trouvons une seconde séparation dans le point de vue des surfeurs sur le rapport entre genre et élément maritime. Les pratiquants établissent une naturalisation de l'appréhension du milieu par les femmes. Ils mettent ainsi en place une dichotomie entre l'intuition (féminine) et l'action (masculine).

Cette naturalisation se retrouve d'ailleurs dans une vision concernant le rôle pacificateur des femmes dans les rapports à l'eau. Bien entendu, si l'on parle de pacification, c'est que l'on considère le surf comme une pratique agressive à certains niveaux. En résumant rapidement, il faut bien se rendre compte que lorsque les pratiquant(e)s attendent la vague sur le *peack* \_ qui est le lieu où débute le déferlement de l'onde \_ , cette marge de temps, qui peut durer de quelques minutes à de longues demi-heures, ne trouve sa

récompense que dans quelques secondes de surf : le temps du déferlement de la vague. Sur le *peack* donc, il ne vient qu'une seule vague à la fois, et dans l'absolu, chacun désire cette vague, qu'il est plutôt rare de voir surfée par deux individus à la fois. Ainsi, nous avons plusieurs personnes, nous en avons compté plus de 30 les jours de bonnes conditions océaniques, qui attendent tous la même chose : la vague, qui ne pourra être pratiquée que par une personne à la fois ... Je vous laisse imaginer les tensions que cette typologie peut entraîner, bien qu'il existe incontestablement des systèmes de régulation internes, tels que les priorités ou les codes de bonnes conduites qui sont plus ou moins respectés dans les faits. Il faut donc ajouter à la violence du milieu naturel ( G.Lacroix : 1985) une agressivité relationnelle, une "bataille" de la vague. Notre troisième point décrira comment les paroles de l'homme donnent à la femme, dans cet environnement menaçant, une place et un rôle un passif et pacificateur. C'est alors ce qui lui permet de penser la personne féminine au sein d'une activité qui serait masculine de par son agressivité.

Cependant, comme nous le montrerons dans notre dernière partie, quand la surfeuse est indéniablement active, c'est-à-dire lorsqu'elle est une bonne surfeuse, et que son niveau peut être équivalent à celui de certains hommes, alors il n'est plus question de naturalisation mais de virilisation de la femme. Il semble qu'au moment où celle-ci rejoint le terrain de jeu de l'homme, elle ne peut justement plus être envisagée en tant que femme.

## 1. Méthodologie :

Par choix méthodologique, j'ai écarté le surf estival et touristique que je considère comme occasionnel \_ même si des surfeurs annuels surfent aussi l'été ! \_, afin de m'attacher aux pratiquants « chroniques » qui surfent de manière régulière. J'ai aussi écarté ici le surf de compétition, qui est l'objet de travaux en cours. Ces entretiens ont eu lieu de manière formelle ou informelle, sur une population masculine âgée de 28 ans à plus de 45 ans, habitant en Pays Basque ou dans les Landes. Ces contacts ont été obtenus par un système de réseau, chaque interviewé me donnant les coordonnées d'autres pratiquants, ou bien par des réseaux d'interconnaissances. Une grande part des pratiquants annuels (chroniques) n'étant pas fédéré, c'est un des moyens les plus simple pour avoir accès à cette population précise. Je me suis servie ici de 6 entretiens, que je considère comme étant les plus révélateurs de ceux que j'ai pu récolter. Les premières réactions de mes interviewés face à mes questions portant sur l'arrivée des femmes dans la pratique du surf ont toujours été positives, jusqu'à présent je n'ai pas rencontré de rejet explicite des femmes de la part des hommes. Il est nécessaire de garder à l'esprit que ce que j'avance se passe dans un lieu et un temps donné. Même si aujourd'hui je me permets de généraliser mon hypothèse au champ plus général du surf, et ce dans une approche compréhensive, il faut noter que nous sommes toujours dans le domaine de la supposition, supposition qui pourra devenir par la suite réalité, et je l'espère, à travers mes travaux de

recherches.

## 2. Terrain :

### *a) Un certain développement du surf féminin :*

C'est en travaillant sur le thème surf depuis quelques années, et ce essentiellement sur la Côte Basque, mais aussi sur le sud des Landes, que mes observations de terrain ont révélé une forte poussée du surf féminin. Vous pouvez vous promener un dimanche matin le long de la Grande Plage de Biarritz ou bien un peu plus au sud, sur la plage de Milady, et remarquer le nombre surprenant de jeunes filles qui sortent des minibus des écoles de surf. Elles s'apprêtent et se précipitent, au côté de jeunes garçons, leurs planches sous le bras ou portées sur la tête, au bord du rivage afin de commencer leur leçon de surf. Il arrive parfois qu'il y ait plus d'adolescentes que d'adolescents dans ces groupes de novices. D'ailleurs, en interrogeant le responsable du Biarritz Association Surf Club (BASC), à propos de la distribution des élèves suivant leur sexe, celui-ci m'informa qu'en huit ans ses effectifs féminins sont passés de 20% à 40 %. Cette estimation concerne de jeunes élèves, préadolescentes et adolescentes, qui se lancent dans un usage jusqu'à présent majoritairement masculin.

Ainsi le surf féminin se développe, et pourtant, si l'on souhaite à présent recueillir des entretiens de femmes adultes ayant choisi cette discipline, on se heurte à une certaine rupture générationnelle. La

femme surfeuse est à ce point rare qu'elle pourrait presque être considérée comme "anecdotique". Il est fréquent, lorsque je demande aux pratiquants interviewés, que ceux-ci me parlent d'une femme qu'ils ont pu voir surfer à leurs côtés, en hiver, mais dont ils ne connaissent évidemment pas le nom. Et lorsqu'ils arrivent par chance à en identifier une, elle fait généralement partie du circuit professionnel ou semi-professionnel. Chercher la femme surfeuse est comme être en quête de l'arlésienne !

*b) Un espace naturel égalitaire ? :*

Bien sûr, lors de mes terrains sur diverses plages, j'ai pu exceptionnellement voir quelques femmes "aller à l'eau", je n'ai remarqué alors aucune différence qu'on pourrait envisager comme sexuées. Ainsi, quand je m'attarde sur les parkings proches des spots \_ lieux de pratiques\_ de surf, je vois des hommes et des femmes qui se changent face aux coffres ouverts de leur voiture, s'arrangeant indifféremment de la précarité de ce "vestiaire improvisé". Ils se déshabillent, enroulés dans une serviette ou non, suivant le degré de pudeur propre à chacun. Une fois qu'ils ont enfilé leurs combinaisons en néoprène, d'aspect identique pour les deux sexes, ils se munissent de leurs planches et s'en vont sur le rivage observer les vagues. Vu de dos ou de loin, il est bien difficile de distinguer l'homme de la femme. Après avoir passé quelques minutes à observer les autres pratiquants dans l'eau, tout comme le chemin à prendre pour arriver au peak, les

corps s'immergent, s'allongent sur les planches et vont au large chercher les vagues.

Certes, le surf se pratique dans un lieu en accès libre, sans autre contrainte formelle que la présence de vagues ou non. Ici il n'existe ni de limite de terrain : l'espace est ouvert, ni de temps de jeu : aucun chronomètre sanctionnant la partie. Il n'y a finalement pas d'autre règle que celles imposées par l'élément naturel même. Ainsi il semblerait qu'une distinction de genre marquée, soit dans le partage l'espace, soit dans l'accès à la pratique, semble absente (ce qui peut être en lien avec les contraintes formelles). Donc, dans une observation "brute" \_ que j'oppose ici à une observation d'initié, plus fine, ou aiguisée \_ , rien à priori ne distinguerait l'homme surfeur de la femme surfeuse. Comme nous l'avons vu, si l'on part candidement de cette égalité supposée due à la configuration particulière de cette activité, on risque le biais : celui de considérer le surf comme une activité sportive androgyne. Penser que les seules distinctions présentes dans le surf portent exclusivement sur le niveau de pratique, par exemple, ou bien sur l'ancienneté des individus, mais non plus sur l'appartenance au sexe, me paraît bien trop restrictif en regard de ce que nous disent ces entretiens.

### *c) Des paroles qui ordonnent*

Nous voilà donc face à un discours surprenant, car si le surf n'est structurellement pas une activité sexuellement discriminante, et

ce pour les diverses raisons expliquées ci-dessus, je vous propose de voir comment, à travers la parole des hommes, s'est constitué ce que j'appelle un « dépôt culturel » : ce sédiment propre non pas à la culture du surf, mais propre à la culture du masculin. Allons un peu plus loin qu'une simple observation des faits et voyons comment ces entretiens permettent de mettre en évidence un fort décalage entre un premier niveau de discours et d'observation, qui parle d'effacement des genres, et une autre réalité, qui révèle là une domination symbolique masculine. Nous allons voir que ces mots d'homme nous parlent d'autre chose que d'une confusion des sexes: c'est à une étonnante dissonance qu'on assiste ici, et à une probable « remise en ordre » des genres.

### 3. Pourquoi la femme, aujourd'hui, peut-elle surfer ?

#### *a) Des mots et des genres :*

Je vous propose de partir d'un extrait de l'entretien de Christian, qui me dit, lorsque je lui demande pourquoi les femmes se sont mises à surfer :

*“Il y a une chose aussi qui toujours a freiné mes copines avant qu'il y ait des écoles de surf et tout, c'est qu'avant, il y avait pas de planches faites pour apprendre, à la fois **épaisses** et **confortables**, donc c'était quand même très ingrat de démarrer, et en plus les*

*planches de surf sont **rigides**, avec des ailerons qui **coupent**, des rails qui **coupent**, et bon déjà au début les mecs appréciaient pas de tomber, de se prendre la planche sur la tête un coup d'aileron et tout, alors une fille ça, ça apprécie vraiment pas : avoir des bleus déjà ça apprécie pas, et quand un aileron t'a **tapé** t'es un petit peu **entaillé** et tout ça, une fille s'imaginer avec une cicatrice sur la gueule ou un truc comme ça, ça aime pas du tout, donc c'est vrai que les filles une fois qu'elles s'étaient pris, les  $\frac{3}{4}$  des filles lâchaient très vite, à la limite même si elles étaient sportives, parce que elles avaient pas envie de **se faire mal ou de se blesser**, alors qu'un garçon, il fait moins, **il réfléchit moins à ça quand même**. Mais là avec les planches en mousse et les planches écoles qui sont **plus sûres** pour débiter, bon ben l'étape du début où tu te cognes tout le temps à la planche c'est beaucoup plus **facile**. Je pense que ça aussi ça joue pour que les filles s'y mettent."*

J'ai souligné certains mots dans les paroles de Christian: **rigide**, **coupe**, **tapé**, **entaillé**, et même « **l'engagement** » lorsqu'il dit "*qu'un garçon, il fait moins, il réfléchit moins à ça quand même*", **l'épaisse**, **confortable**, **besoin de sécurité**, **facile**, pour les organiser ainsi : rigide/ confortable, coupant/ épais, tapé - entaillé/ le besoin de sécurité, engagement /facile. Ce qui correspond à *un langage binaire d'opposition hiérarchisé* (Héritier : 1996 : 206), répondant à une répartition symbolique des propriétés masculines et féminines. Dans l'entretien de Gérard, j'ai retrouvé ces mêmes idées lorsqu'il dit :

*“Par la force des choses elles décrochent plus, c’est un sport dur, c’est un sport très dur...”*

En effet, il dresse “*par la force des choses*”, contre “*dur*”. Ce “*par la force des choses*” n’est pas autre chose qu’un « naturellement », qui nous renvoie alors à « la nature des femmes », si ce n’est « la faible nature des femmes ». Ainsi les femmes ne peuvent pas s’accrocher à un sport “*dur*” : valeur profondément masculine.

Par conséquent, selon les surfeurs, l’avancée technique du matériel a offert aux femmes une meilleure protection et une plus grande sécurité. Les planches sont moins lourdes, moins dangereuses et plus maniables ( je précise que mon propos ici n’est pas de faire un historique du matériel \_ d’autres l’ont fait mieux que je ne saurais le faire \_, ni une genèse du surf féminin.). Elles sont dans un environnement sécurisé.

Nous découvrons ici un modèle archétypal de la représentation de la femme, répondant à une naturalisation des différences de genre, c’est à dire : « *Ces schèmes de pensée d’application universelles enregistrent comme des différences de nature, inscrites dans l’objectivité, des écarts et des traits distinctifs ( en matière corporelle par exemple) qu’ils contribuent à faire exister en même temps qu’ils les « naturalisent » en les inscrivant dans un système de différences, toutes également naturelles en apparences* » (Bourdieu, 1998 : 20-21). Ce premier niveau d’analyse montre déjà que l’idée d’androgynie dans

le surf est caduque.

*b) Du surf pour l'allure :*

Le second point qui éclaire cet engouement féminin réside dans ce que les interviewés appellent un "effet de mode", qui est tout d'abord généré par les marques de surf créatrices de lignes exclusivement féminines. À ce sujet, Gérard dit :

*"Il y a eu le phénomène Roxy (ligne féminine d'une grande marque de surfwear : Quiksilver), qui est une marque qui s'est positionnée sur une féminisation du surf et c'est pas de prêt à porter féminin de la plage mais c'est vraiment, c'est une dimension tu vois de surfwear féminin, avec cette petite touche de vêtement féminin ce petit truc pour les ados et les jeunes et en même temps l'image heu, l'image surf sportive. Et c'est une fille qui surfe et qui a le sourire jusque là, c'est pas une fille qui tape les supers manœuvres etc. C'est ça qui porte heu, qui porte l'image de Roxy <...> (en parlant des Etats-Unis) une arrivée de filles de tous les ages hein, jusqu'à 30 ans qui arrivent, et qui euh, portent du Roxy, portent du surfwear féminin et qui veulent non pas forcément devenir surfeuse mais connaître une semaine de stage de surf pour vivre les sensations de surf et être en phase avec les vêtement ... qu'elles portent".*

D'autres nous expliquent que "c'est de plus en plus médiatisé" , "il y a

*un effet de mode* ». On pourrait certes retrouver ces derniers arguments dans les causes données à propos de la popularité croissante du surf en général. Cependant, ici le discours des hommes s'applique uniquement sur la mode vestimentaire, ou sur le supposé discours hygiéniste des magazines féminins qui les influenceraient Elles : « faites du sport pour avoir les fessiers musclés ! ».

En restant candide, nous pouvons être surpris de ne pas trouver de commentaires portant simplement sur l'attrait purement sportif que les femmes pourraient avoir : le goût de l'effort, des sensations, ou du plaisir dans le contact avec la nature. Ici, nous sommes face à un modèle de femme amputée de toute motivation dite proprement sportive. Dans cette volonté à s'initier au surf, l'objectif principal de la femme ne s'attacherait à ce moment là qu'à une question de « *forme* » ( Louveau : 1981). C'est un désir d'entretien physique et esthétique par les vêtements, une pratique comme lieu d'épanouissement où, ainsi que le dit Gérard, on “ *a le sourire jusque là* ”.

c) *Le dur et le mou* :

C'est alors que l'aspect combatif, dur, engagé, la prise de coups et les cicatrices sont réservés à la sphère masculine, tandis qu'à la sphère féminine appartiennent la mollesse - des planches et des figures - et le désir d'être en adéquation avec une image, voir un

personnage, esthétique et valorisante dans un espace foncièrement masculin !

#### 4. Accommodation du rapport genre/ élément naturel

Nous avons pu constater précédemment que la femme surfeuse est déjà assignée aux représentations sociales propres au genre féminin, mais face à l'élément marin, quel est le discours des hommes ?

##### *a) La vague, la femme l'intuition et la ruse :*

Les représentations de l'océan peuvent être soit masculines, soit féminines. Dans sa puissance, sa dangerosité, sa taille, ses "grosses" conditions météorologiques, l'élément marin appartient à la sphère masculine. Mais dans ses courbes, dans sa sensualité, dans une épaule, une lèvre ou un ventre de vague, l'océan relève de l'espace féminin. Comme nous allons le constater, cette dichotomie ne crée pas un flou ou un effacement des genres, bien au contraire, elle est utilisée par les surfeurs en tant que justification de la séparation des deux sexes. Ce qui expliquerait pourquoi la femme n'a pas un surf radical, - qui consiste à exploiter la vague à son maximum en exécutant le plus de manœuvres possible, et prendre ainsi le risque de tomber pour effectuer une figure en extrême limite. C'est un surf saccadé, bref,

rapide : en d'autres termes un surf engagé - , mais un surf fluide. C'est-à-dire qu'elle respecterait la morphologie de la vague en l'accompagnant, elle ne pratiquerait pas de manœuvres qui déchirent la surface de l'eau, au contraire, ses figures s'adapteraient à l'onde. Elle aurait un surf esthétique et harmonieux. Bernard me dit à ce propos :

*“Elle (la surfeuse) est de suite plus fluide, j'ai l'impression qu'elle a une autre vision de la vague”.*

La “*vision*” qu'elle aurait des vagues se répercute dans une intelligence de la pratique. Ce que certains surfeurs appellent « l'intuition » nous renvoie alors à *la logique du rapport de domination* ( Bourdieu : 1998, p.50 ), où la naturalisation des *propriétés* féminines s'exécute sous une forme non consciente. C'est ainsi que l'homme, ( pour les interviewés toujours) va à l'eau sans réfléchir, alors que la femme prend le temps d'observer - ce qui, en quelque sorte, comblerait grâce à la ruse les déficiences physiques dues aux faiblesses de son sexe -, afin de choisir quel courant prendre ( le channel) en vue d'être poussée jusqu'au peak sans perdre trop de forces.

Un surfeur me fit part de ses observations à propos de ces « stratégies féminines »: il a remarqué que les femmes surfaient le plus souvent en avant du point de déferlement, là où la majorité des

pratiquants attendent les déferlantes, pour éviter de cette façon les conflits de prise de vague. Bien que les ondes qu'elles surfent à cet endroit soient moins bien formées et moins puissantes, leur ruse est d'opter pour un plus grand nombre de vagues disponibles, et tant pis si ce ne sont que des miettes ( appellation indigène pour nommer les moins bonnes vagues que les autres n'ont pas pris) !

Dans ce sport, les surfeuses apporteraient donc une « féminisation », mais au sens de sensibilité / *intuition* et stratégie/ *ruse*. Voilà alors un argument machinalement sexiste, qui laisse entendre que la femme, plus faible, ne peut réaliser sur l'eau ce que l'homme est capable de faire. N'est-ce pas-là une manière délicatement détournée d'assigner la femmes à son statut, afin de lui confisquer un certain pouvoir : celui d'avoir la même place que les hommes sur l'eau, ce qui les concurrencerait directement sur leur terrain de jeu ? En effet, l'homme à besoin d'ordonner la place de chacun(e) dans un milieu matériellement indifférencié.

## 5. Pacification des rapports à l'eau

### *a) De la bienveillance des hommes ...*

Nous allons voir à présent pourquoi les hommes que j'ai interviewés disent avoir un plaisir certain à surfer au côté des femmes. La raison qu'ils avancent est quasi invariable : c'est parce que les

femmes pacifient les rapports à l'eau. Comme j'ai pu vous l'expliquer précédemment de manière assez succincte, les relations à l'eau peuvent être agressives, et l'ambiance entre pratiquants peut être très tendue. Ainsi, pour eux, les sessions où des *filles* sont présentes deviendraient beaucoup plus apaisée, comme si « naturellement » la présence féminine évitait certains débordements.

Bernard, le landais, nous dit :

*“Les landais ils font gaffe aux filles ouais, mais en tout c'est toujours pareil, c'est un **respect**. Tu sais tu vois une fille en hiver, tu la vois deux trois fois, tu la revois l'été après, ben tu la **respectes** quoi, quand tu vois que c'est son tour à surfer, tu la **respectes**, tu vas pas la ragasser parce que c'est une fille ou parce qu'elle surfe moins bien que toi, moi je **respecte** ça . La fille elle s'est fait chier, elle s'est foutue à poil, elle a enfilé sa combi. Y avait vent d'est et tout ça caille, ouais ouais, je **respecte** les filles à l'eau, c'est courageux d'aller à l'eau quand même, courageux.”*

Sur sept phrases, Bernard utilise cinq fois le mot **respect**. Ce **respect** fortement appuyé pourrait presque sembler être une obligation, si ce n'est un devoir masculin. « Spontanément », la surfeuse aurait droit à plus de faveurs, “*ils font gaffe aux filles*” nous dit le landais, droit à plus d'attentions que le surfeur. Cette galanterie masculine, faite de respect voir de douceur, nous renvoie à un « *rituel*

*d'encadrement* » (Goffman : 2004 :112 ). Nous sommes là face à une bienveillance qui permet d'asseoir sa domination, car la femme est sensée ne pas pouvoir répondre à l'agressivité : *Par rapport aux hommes qui subissent une attaque, les femmes sont donc moins compétentes et sont considérées comme telles* (Goffman : 2002 : 110). La représentation sociale du sexe "faible" ne supporte pas la brutalité, puisqu'elle risque de remettre en question les positions socialement normées propres à chacun des deux sexes.

D'ailleurs, si jamais une femme sort de son « cadre », comme John me l'a racontée, la réaction devient proche du rejet :

*“ J'ai toujours trouvé aberrant de voir des gens râler, mais heu pas entre eux comme ça. Mais heu j'ai vu, ça m'a surpris d'autant mieux avec une fille tu vois, une anecdote que j'ai vu qui m'a vraiment surprise là, c'est une fille qui est connue ici dans le coin, qui était plus ou moins dans ma classe, dans une école que je connaissais, et qui s'est mise au surf, mais qui avait gardé comme ça un esprit très combatif. Et je la voyais s'entraîner et essayer de faire des figures, elle arrivait pas à faire des figures, elle rallait après sa planche, sa vague, et pour moi ça avait fait tilt : non mais tu te rends pas compte le milieu, le milieu où heu, pour moi c'était vraiment un sport extraordinaire de pouvoir comme ça se mettre dans le creux d'une vague ça a pas de nom, et de râler après ça pour moi ça avait, ça m'avait vraiment choqué.”*

Ici, John est choqué en général par les surfeurs qui “*râlent*” pendant leur pratique, en s’en prenant à leur matériel ou bien aux vagues – il souhaite une pratique harmonieuse du surf, qui permet de prendre du plaisir à travers le contact des éléments naturels, plutôt que dans une recherche de prouesse physique -. Mais ce qui le “*choque vraiment*” ici, c’est qu’une femme se comporte de manière combative, et qu’elle raisonne en termes de performance : réussir sa manœuvre- Elle « dérange » alors l’ordre des genres puisqu’elle ne répond pas par son comportement à une position qui est pensée comme inactive.

Ainsi, dans cette idée de pacification des rapports à l’eau, où la femme n’a finalement qu’un rôle passif dans ce processus, le jeu se joue entre les hommes : ce sont eux qui régulent leur propre agressivité en présence de la femme.

#### *b) À l’infantilisation des femmes*

Ce rôle passif voir fragile se retrouve dans certains discours portés sur la surfeuse : il faut la protéger. Ici, il n’est plus question d’égalité mais d’infériorité. Certes, les interviewés ne semblent pas directement conscients du rôle qu’ils relèguent aux femmes, ils le font de manière disons “naturelle“, mais leurs déclarations sont extrêmement révélatrices :

Que ce soit Gérard :

*“J’ai même un peu tendance quand bon sur un lieu et je suis un peu chez moi et qu’il y a une fille, qu’il y a une ou deux filles qui sont là, je j’ai même tendance à vouloir **les aider**, à gueuler un peu, à leur dire vas-y vas-y, du coup c’est à dire aux **autres bon faut leur laisser des vagues** etc. Bon quand j’étais à Hossegor il y avait une fille qui hésitait à partir elle était en face de moi, et bon j’ai gueulé gueulé elle est partie elle a eu sa super vague et bon elle est revenue avec un sourire jusque, comme ça et bon ça fait plaisir. Bon et **j’ai le même rapport avec les gosses**, j’adore quand je suis dans l’eau avec les gosses, les motiver, les émoustiller leur dire vas-y etc. Parce que j’estime que c’est **deux catégories de personnes qui ont du mal à s’imposer dans l’eau...**”*

Ou encore Bernard :

*“(J’ai vu un surfeur) partir sur les plus **faibles**, prendre la priorité c’est un gamin, t’as des mecs ils voient que c’est un **gamin**, ils en profitent pour partir, ou ils voient que c’est une **fille**, ils partent...”*

Et voici que femmes et enfants sont relégués à la même position archétypale, les “*faibles*”, les précieux qu’il faut défendre contre les violences extérieures, ceux qu’il est nécessaire d’ “*aider*” car “*ils ont du mal à s’imposer à l’eau*”. Comment ne pas penser à nouveau à ce que nous dit Erving Goffman : *Les femmes sont une*

*catégorie défavorisée particulière, en ce qu'elles sont les seules parmi ces catégories – à l'exception des enfants (c'est moi qui souligne) – à être, dans la société occidentale, idéalisée comme des objets purs, fragiles ou précieux (...).* (Goffman : 2002 : 104). La femme, ainsi dépossédée de son autonomie, permet à l'homme de remplir les obligations qui sont inhérentes à la construction sociale de sa culture sexuelle.

#### 6. Virilisation de la bonne surfeuse :

##### a) *Comment penser l'impensable ?*

Jusqu'à présent, dans les trois thèmes développés précédemment, je vous ai montré à travers le discours des surfeurs que la femme était perçue comme fragile, posée, intuitive ou encore faible. Cependant, au delà du portrait que je vous ai dépeint jusqu'à présent, il existe des surfeuses qui ont un bon niveau, voir meilleur que certains surfeurs. Alors, ces femmes-là mettraient-elles en miette l'archétype construit jusqu'à présent dans le discours des hommes ? Comment ceux-ci peuvent-ils envisager la bonne surfeuse ? De manière très simple : « *comme un mec!* » En effet, de Grégoire disant :

“ (en parlant des australiennes ici) ***Elles sont taillées comme des mecs***”

à Christian :

*“Mais quand une fille est bonne elle se fait son trou, elle se fait sa place au niveau hiérarchique **comme si elle était un mec** quoi, c’est son niveau qui va commander”*

ou encore John :

*“(le surf) c’est quand même un peu **combatif** et tout ça, je pense que c’est pour ça les filles elles se retrouvent pas trop trop, **sauf des filles qui ont un caractère un peu, un peu masculin**, mais heu, c’est tout à leur honneur je veux dire (...)”*

on peut constater une virilisation de la bonne surfeuse puisque lorsqu’elles ont un bon niveau, “*elles sont taillées comme des mecs*”, la compétition peut avoir lieu pour la femme “*comme si elle était un mec*”, et “*l’esprit combatif*” devient acceptable seulement pour “*des filles qui ont un caractère un peu, un peu masculin*”. Bien que John, dans le dernier extrait d’entretien, nous dise “*c’est tout à leur honneur*”, cherchant en quelque sorte à rattraper l’aspect consciemment négatif ses derniers mots, il en souligne presque sa difficulté à penser qu’une femme puisse surfer de la même manière qu’un homme.

Nous retrouvons ici un processus finalement classique dans d’autres domaines sportifs : ce besoin qu’ont les hommes de *rétablir une cohérence* (Saouter : 2000 : 178) dans ce mélange des genres, la

bonne surfeuse ne peut pas être pensée comme une femme. Mais ce qui est fabuleux, si l'on tient compte de ce que j'ai pu dire précédemment, c'est que la bonne surfeuse qui est « comme un mec », perdra les « avantages » décrits plus haut propres à son statut de femme : “*elle devra se battre comme un homme !*”, “*elle aura pas de cadeau !*” me dit-on. Voilà donc que : *Dés que les femmes s'aventurent hors de « leurs » sentiers battus, elles changeraient ipso facto de sexe....* (Davisse, Louveau : 1998 : 146), L'homme effectue un numéro d'acrobatie exemplaire pour penser l'impensable, et il en a besoin car pour nos surfeurs tout comme pour la société, être face à un modèle de femmes combatives, agressives, engagées et physiquement performantes reste inacceptable. Ce discours relève d'un contrôle sociale sur le genre qui préfère nier un modèle (que je suppose présent) plutôt que d'accepter une remise en question de son positionnement dans « l'arrangement des sexes ».

## **CONCLUSION :**

*D'une distinction ...*

Le surf est une pratique comme une autre dans le rapport au genre. Même s'il fait partie des “sports californiens“, où l'esthétisation et le plaisir sont dominants, ces valeurs que l'on pourrait envisager un peu trop rapidement comme foncièrement féminines n'apportent pas de rupture ou de réadaptation particulières dans la distribution des

rôles assignés à chacun des deux sexes. Ce travail montre qu'il n'y a pas d'androgynie, mais sans doute une « neutralisation » des rapports dans le surf qui permet faire perdurer un modèle de domination masculine, qui a revêtu des « *habits neufs* » (Singly de : 1993). Cependant, ici la virilité ne semble pas rejetée *dans les stades*, comme l'écrit F. De Singly : elle est bien présente puisqu'elle *constitue l'attribut principal des hommes, des garçons, dans leurs relations au monde, aux femmes et aux hommes, à travers les rapports sociaux de sexes* (Welzer-Lang : 2004 : 321), il resterait sans doute à savoir sous quelle forme elle se manifeste.

*Mais pas un rejet :*

Il n'y a pas de position défensive des hommes à l'encontre des femmes dans le surf, l'arrivée de ces dernières n'est pas perçue comme une perte de masculinité par les pratiquants. Même lorsque l'on a rencontré une virilisation de la bonne surfeuse, jamais les hommes n'ont signifié que les femmes n'avaient rien à faire dans ce sport, et même si ce rejet pouvait exister, il n'appartiendrait pas au modèle majoritaire. En effet, le surf féminin n'est pas déprécié, il n'est pas *tourné en dérision* comme peut l'être par exemple le rugby féminin (A. Saouter : 2001 : 65) bien au contraire. Les responsables de clubs, les journalistes spécialisés ou le commun des surfeurs envisagent avec enthousiasme l'arrivée des femmes dans le surf.

*Comprendre le décalage :*

Cependant, un décalage entre les faits et les discours est bien présent : nous sommes face à une ambiguïté – qui a pu mener au quiproquo lorsque l'on a vu dans le surf une nouvelle forme de pratique androgyne – qui repose selon moi sur deux points. En premier lieu, le surf fait partie de ces nouvelles pratiques sportives plus perméables à la société. Dès lors, le rapport aux genres ici peut être considéré comme celui que l'on trouve dans notre société, un « ensemble séparé » qui pourrait être moins cloisonné, plus ouvert sur l'autre, et dont les frontières seraient plus poreuses. Ceci nous amène à mon second point : on peut interpréter ce décalage entre pratique et discours comme un petit arrangement dans l'ordre des genres : certes, les femmes arrivent et sont accueillies dans le surf, mais pour autant, les deux genres ne se fondent pas l'un dans l'autre, le surf n'est pas une pratique androgyne. Il est nécessaire de mettre des mots pour pouvoir penser cette différence des sexes constitutive de l'identité, afin de répondre à cette affirmation : je suis un homme. Le surfeur est ainsi obligé de donner du sens à une pratique qui, intrinsèquement, mélange les genres : ambiguïté de la symbolique du milieu aquatique, du plaisir du corps, de la sensualité - confisqué jusqu'alors au masculin -, recherche d'esthétisme, émotion (devant un paysage, devant la nature ...). Alors, grâce à son discours il applique les modèles que la société lui a donné, appris voir imposés, à sa propre pratique. C'est alors que la femme reste plus peureuse et plus futile

que lui, elle ne fait pas le même surf : fluidité contre radicalité, elle est douce et fragile, en demande de protection, et quand elle ne rentre pas dans ce cadre là, elle est « un surfeur comme les autres ». Ainsi, par cette construction, cet arrangement, l'homme peut garder la tête haute : son honneur est sauf, et son identité sexuelle n'est pas remise en jeu.

### *Une domination ou des dominations ?*

Il y a certes une domination symbolique masculine, mais “*c'est tout à leur (aux femmes) honneur*”, pour reprendre les mots de John. C'est-à-dire que la virilité est présente, l'homme ne peut y échapper, et elle crée une hiérarchie au sein des surfeurs eux-mêmes - le plus fort aura la vague – tout comme au sein des surfeuses et des enfants. Cette question de domination devra être recontextualisée dans l'ensemble des interactions présentes en surf, afin de voir comment, au-delà de la domination homme/ femme, s'effectue la domination homme/ homme.

Comme nous l'avons vu, il reste encore beaucoup de travail à faire sur ce thème, ainsi la construction de la virilité dans le surf, et l'élargissement de la question de domination nous semblent être des questions importantes, tout comme retracer un historique des femmes dans le surf, et bien entendu, donner la parole aux femmes surfeuses sur les femmes surfeuses.

Références bibliographiques :

Bourdieu P. (1998), *la domination masculine*, Paris, Seuil

Davisse A., Louveau C. (1998), *Sport, école, société : la différence des sexes*, Paris, L'Harmattan.

Goffman E. (2004); Le déploiement du genre, extrait de *Gender Advertisement*, in *Revue Terrain N°42 Homme/Femmes*, Paris, MSH, 109-128.

Goffman E. (2002), *l'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.

Héritier F. (1996), *Masculin/ Féminin, la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

Lacroix G. (1985), Les sports de glisse, in *Education physique et Sport n°194*, 6-9.

Louveau C. (1981) La forme, pas les formes ! simulacre et équivoques dans les pratiques sportives féminines, in Pociello C., *Sports et Société*, Paris, Vigot, 303-318.

Saouter A. (2000), *Être rugby*, Paris MSH.

Saouter A. (2001), Femmes et Sports, in *Sports et Violence*, (dir) Bodin D., Paris, Chiron.

Welzer-Lang D. (2004), *Les hommes changent aussi*, Paris, Payot.